

LES AUTRES VIES  
DE NAPOLÉON  
BONAPARTE

UCHRONIES & HISTOIRES SECRÈTES

DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE  
DILICOM // 3010955600100

ISBN 9782371774520

ISSN // 2491-1674

© éditions public.net & Philippe Éthuin

Couverture : Roxane Lecomte

Préparation éditoriale : Philippe Éthuin, Guillaume Vissac, Roxane Lecomte

Dépôt légal : 2<sup>ème</sup> trimestre 2016

© papier + epub, marque déposée des éditions public.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Bonne lecture !

ARCHÉOSF et PUBLIE.NET

*présentent*

# LES AUTRES VIES DE NAPOLÉON BONAPARTE

GÉNÉRAL DE LA RÉVOLUTION, PREMIER  
CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE, EMPEREUR DES  
FRANÇAIS ET DE SA DESCENDANCE

UCHRONIES & HISTOIRES SECRÈTES

*Louis Geoffroy, Joseph Méry, Alphonse Allais,  
Capitaine Danrit, H.A.L Fisher (traduit de  
l'anglais par Philippe Éthuin)*



présenté et annoté par

PHILIPPE ÉTHUIN

# Table



<i>Présentation</i> - PHILIPPE ÉTHUIN	PAGE 09
<i>Napoléon Apocryphe</i> - LOUIS GEOFFROY	PAGE 15
<i>Histoire de ce qui n'est pas arrivé</i> - JOSEPH MÉRY	PAGE 359
<i>Insanité</i> - ALPHONSE ALLAIS	PAGE 421
<i>Évasion d'empereur</i> - CAPITAINE DANRIT	PAGE 427
<i>Si Napoléon s'était enfui en Amérique</i> - H.A.L FISHER	PAGE 683

# Présentation

PAR PHILIPPE ÉTHUIN



## *Uchronie et histoire secrète*

Le néologisme « uchronie » a été forgé en 1857 par Charles Renouvier pour *Uchronie, tableau historique apocryphe des révolutions de l'Empire romain et de la formation d'une fédération européenne* (*Revue philosophique et religieuse*, n° 8, 1857) mais, dès 1854, Joseph Méry donne comme titre *Histoire de ce qui n'est pas arrivé* à son histoire alternative mettant en scène Bonaparte (nouvelle recueillie dans cette anthologie). Régis Messac, dans *Voyage en uchronie* (1936)<sup>1</sup>, définit ainsi le genre uchronique : « terre inconnue située à côté ou en dehors du temps, découverte par le philosophe Renouvier, et où sont relégués, comme des vieilles lunes, les événements qui auraient pu arriver, mais ne sont pas arrivés ».

---

1 *Propos d'un Utopien*, in *Les Primaires*, n° 83, éditions La Fenêtre Ouverte repris dans *Propos d'un utopien*, tome 1, préface de Natacha Vas Deyres, Éditions Ex Nihilo, Paris, 2015



Aujourd'hui l'uchronie est largement répandue, diffusée sur tous les supports médiatiques (romans, nouvelles, bandes dessinées, films, séries télévisées, jeux de rôles, jeux vidéo, etc.) et se métisse parfois dans le steampunk<sup>2</sup>.

Les spécialistes ont retracé l'histoire de domaine uchronique jusqu'à l'Antiquité. Hérodote dans *L'Enquête* (V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) s'interrompt pour imaginer ce qui se serait produit si, au cours de la Seconde Guerre médique, les Grecs avaient eu une stratégie terrestre plutôt que maritime ; Tite Live s'interroge quant à lui dans *Histoire romaine* (I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.) sur le destin du monde si Alexandre le Grand n'était pas mort en 323 avant J.-C. et s'était tourné vers l'ouest à l'assaut de Rome.

Plusieurs auteurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ont versé dans les conjectures historiques dont la plus célèbre est celle de Pascal : « Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court, toute la face de la Terre aurait changé » (*Pensées*, vers 1658, publication posthume en 1670).

Avant le XIX<sup>e</sup> siècle, il est possible de lister une dizaine de ces spéculations historiques – on en trouve même trace dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* mais cela n'est pas encore de l'uchronie.

Le XIX<sup>e</sup> siècle voit l'émergence de l'uchronie avec plusieurs tentatives abouties et même déjà des réflexions sur l'histoire alternative. Cette anthologie reprend les deux premières véritables uchronies francophones.

Plus proche du roman historique, l'histoire secrète se distingue de l'uchronie par le fait que notre ligne temporelle n'est pas modifiée par l'intrigue et les événements imaginés. Complots, substitutions, survivance de personnages, machines secrètes dans

---

2 Voir *Le Passé à vapeur*, une anthologie publiée dans la collection ArchéoSF qui propose des nouvelles du XIX<sup>e</sup> siècle aux sources de l'imaginaire steampunk.



les coulisses de l'Histoire nourrissent les textes d'imagination qui donnent une autre explication aux événements que nous connaissons.

## *Les autres vies de Napoléon Bonaparte*

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, la vie de Napoléon Bonaparte devient le sujet de réécritures sous la forme d'uchronies et d'histoires secrètes : et si le destin de l'Empereur des Français avait été différent ? Bien avant *Victoire à Waterloo* (1937) de Robert Aron, Napoléon Bonaparte lui-même se prête aux jeux des conjectures historiques dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, dictant, le 26 août 1816, huit observations dont les conclusions invitent à croire qu'un dénouement différent eût été possible pour la dernière bataille de l'Empereur.

*Napoléon apocryphe – Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle 1812-1832* de Louis Geoffroy est la première véritable uchronie. Dans ce roman publié pour la première fois en 1836<sup>3</sup>, l'auteur lance Napoléon Bonaparte, vainqueur de la campagne de Russie en 1812, à la conquête du monde. Il invente aussi la mise en abyme : un auteur obscur apparaissant dans l'ouvrage imagine une ligne temporelle qui serait la nôtre comme le fera bien plus tard Philip K. Dick dans *Le Maître du Haut-Château* (1962). En vingt ans Napoléon établit la monarchie universelle. Cette uchronie n'est pas seulement militaire et se fait aussi littéraire (que d'œuvres inconnues de nous apparaissent dans ce roman !), scientifique (dessalement de l'eau de mer), archéologique (la redécouverte de

---

3 Du vivant de l'auteur le roman a connu trois éditions sous des titres différents.



Babylone), technologique (perçement du Canal de Suez) pour constituer un ensemble étrangement méconnu (les rééditions sont rares) et pourtant loué par les spécialistes, de Pierre Versins à Éric B. Henriet.

En 1854, Joseph Méry publie *Histoire de ce qui n'est pas arrivé*. Napoléon Bonaparte, au cours de la campagne d'Égypte, enlève la ville de Saint-Jean-d'Acre et, tel un nouvel Alexandre le Grand, se lance à la conquête du Moyen-Orient jusqu'à l'Inde.

La courte nouvelle *Insanité* de l'humoriste Alphonse Allais se situe au croisement de l'uchronie et de l'histoire secrète. L'argument conjectural apparaît aussi avec l'idée de fécondation artificielle. Nous y rencontrons enfin la descendance de Napoléon Bonaparte.

Dans *Évasion d'empereur*, roman relevant de l'histoire secrète, le capitaine Danrit évoque un projet d'évasion de Napoléon de son exil atlantique au moyen d'un sous-marin extrapolé. Celui qui a été surnommé le « Jules Verne militaire » y décrit en effet un submersible conçu sur les plans de Fulton (inventeur réel du Nautilus) par Paul Paoli, le fils de l'indépendantiste corse, opposant de Napoléon Bonaparte, afin de rendre à l'Empereur sa liberté.

En 1931, H.A.L. Fisher participe à une série d'articles uchroniques recueillis la même année dans le volume *If, or History Rewritten*. *Si Napoléon s'était enfui en Amérique* raconte l'asile de l'Empereur aux États-Unis et son destin outre-Atlantique. Napoléon n'abandonne pas ses ambitions, les réalise malgré les difficultés rencontrées sur son parcours mais ne sera finalement jamais satisfait par sa destinée.



Plusieurs fois reprise par des éditeurs anglo-saxons, disponible en allemand, cette nouvelle n'avait jusqu'alors jamais été traduite en français. Elle est ici présentée abondamment annotée.

*L'idéologie et les thèmes développés par certains des auteurs ici rassemblés peuvent sembler désuets ou choquants pour notre époque, notamment au sujet des femmes, des étrangers ou de la religion. Ces textes, écrits sur une période d'un siècle, entre 1836 et 1931, témoignent de leur époque.*



# *Napoléon Apocryphe*

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MONDE ET DE LA  
MONARCHIE UNIVERSELLE 1812 - 1832

*par Louis Geoffroy*



*Poussons jusqu'au bout la  
gloire humaine par cet exemple.*

Bossuet

C'est une des lois fatales de l'humanité que rien n'y atteigne le but.

Tout y reste incomplet et inachevé, les hommes, les choses, la gloire, la fortune et la vie.

Loi terrible ! qui tue Alexandre, Raphaël, Pascal, Mozart et Byron, avant l'âge de trente-neuf ans.

Loi terrible ! qui ne laisse s'écouler ni un peuple, ni un rêve, ni une existence, jusqu'à ce que la mesure soit pleine !

Combien ont soupiré après ces songes interrompus, en suppliant le ciel de les finir !

Combien, en face de ces histoires inachevées, ont cherché, non plus dans l'avenir ni dans le temps, mais dans leur pensée, un reste et une fin qui pussent les parfaire !

Et que si Napoléon Bonaparte, écrasé par cette loi fatale, avait, par malheur, été brisé à Moscou, renversé avant quarante-cinq ans de son âge, pour aller mourir dans une île-prison, au bout de l'Océan, au lieu de conquérir le monde et de s'asseoir sur le trône de la monarchie universelle, ne serait-ce pas une chose à tirer des larmes des yeux de ceux qui liraient une pareille histoire ?

Et si cela, par malheur, avait existé, l'homme n'aurait-il pas le droit de se réfugier dans sa pensée, dans son cœur, dans son imagination, pour suppléer à l'histoire, pour conjurer ce passé, pour toucher le but espéré, pour atteindre la grandeur possible ?



Or, voici ce que j'ai fait : j'ai écrit l'histoire de Napoléon depuis 1812 jusqu'en 1832, depuis Moscou en flammes jusqu'à sa monarchie universelle et sa mort, vingt années d'une grandeur incessamment grandissante et qui l'éleva au faite d'une toute-puissance au-dessus de laquelle il n'y a plus que Dieu.

J'ai fini par croire à ce livre après l'avoir achevé.

Ainsi, le sculpteur qui vient de terminer son marbre y voit un dieu, s'agenouille et adore.



# *Livre premier*



## CHAPITRE PREMIER

*Moscou*

Ces vieux Russes ont plus que de l'amour pour leur ancienne capitale, c'est de la dévotion. Pour eux, Moscou est la ville sainte, et sa vue leur rappelle Dieu ; aussi, quand, arrivés sur le mont du Salut, ils aperçoivent leur Jérusalem, ils s'agenouillent et la saluent en faisant le signe de la croix.

L'armée française, arrivant le 14 septembre 1812 sur le sommet de cette montagne, avait quelque chose de l'enthousiasme des Moscovites ; et, lorsque l'empereur, ayant devancé de quelques toises l'armée qui gravissait en silence, eut le premier placé le pied sur le mamelon, sommet de la montagne, et qu'il se fut écrié : « Soldats ! voilà Moscou ! » ce cri se répéta comme le tonnerre, et les derniers rangs, qui ne voyaient rien encore, s'écrièrent aussi : « Voilà Moscou ! »

Elle était là, cette ville, avec ses trente-deux faubourgs, ses mille clochers, ses coupoles d'or, ses flèches orientales, indiennes, gothiques, chrétiennes ; cité immense, qui ondoie parmi les nombreuses collines sur lesquelles elle se repose, semblable à une caravane de tous les peuples du monde, qui se serait arrêtée là, et y aurait tendu ses tentes.

L'armée française, se déployant sur le mont du Salut, contemplait ce magnifique spectacle, et promenait des yeux éblouis des lourdes tours du Kremlin aux clochers étincelants d'Ivanweliskoï. « La voilà ! » dit l'empereur en piquant son cheval blanc, et il traversait les rangs avec cette splendeur du conquérant qui illuminait son front.



L'armée cependant continuait sa marche.

« Halte ! » s'écriait-il ; et son ordre retombant comme en cascade sur tous les rangs, mille voix obéissantes, du maréchal au sergent, crièrent à leur tour : « Halte ! »

Les généraux se réunirent auprès de lui, et il tint conseil devant la ville sainte.

Elle paraissait calme et soumise, comme un ennemi vaincu qui tremble ; mais trop silencieuse peut-être.

Les généraux attendaient ses paroles.

« Ils ne viennent pas ! » murmurait-il ; et il marchait rapidement au milieu de ces hommes qui reculaient devant ses pas et épiaient quelle pensée s'échappait de ses yeux baissés.

Puis, un quart d'heure après, comme s'il était las d'attendre quelque chose, il demanda au roi Murat ce que signifiait ce calme.

« Qui aurait cru, dit-il, qu'il ne sortirait pas de cette capitale quelque boyard avec les inutiles clefs d'or de sa cité ? »

En même temps, un officier d'ordonnance arriva ; il annonça que le général Miloradowitch venait d'évacuer la ville, et que son arrière-garde en était déjà sortie.

Un autre officier vint ensuite avec quelques Français trouvés aux portes de Moscou ; ils apprirent qu'elle était déserte.

Deux cent cinquante mille Moscovites s'étaient retirés de leur Jérusalem.

Moscou était déserte !

« Marchons donc, dit l'empereur ; c'est à mon armée à la repeupler. »



## CHAPITRE II

*Rasptochin*

Napoléon aimait à se coucher dans le lit des autres rois, et à reposer dans les palais dont son apparition les exilait ; l'armée reçut l'ordre de demeurer dans les faubourgs, lui alla droit au Kremlin, et là, quand le soir fut venu, il se promena sur les plus hautes tours, seul et silencieux, regardant ce calme d'une ville sans vie et d'un ciel sans soleil ; tout cela était morne et douloureux pour une âme si active.

Il vit son armée qui s'établissait dans les faubourgs éloignés ; dans la ville régnait un long silence, et le calme partout, sauf dans quelques palais épars qui semblaient s'animer par la présence des généraux qui les avaient choisis pour leurs demeures.

Seulement un cri barbare, des voix scythes se faisaient entendre de loin en loin, et par intervalle on eût dit qu'elles se répondaient.

Minuit sonna. L'horizon devint rouge. Du milieu de la ville, des flammes s'élevèrent : c'était le bazar qui brûlait, puis les églises, puis les maisons, puis les faubourgs ; partout l'incendie éclata, Moscou reparut dans la nuit, tout étincelante, avec ses mille clochers de flamme et ses coupoles de feu.

L'empereur comprit ce désastre : il se souvenait de Wilna, de Smolensk et de ces villages enflammés qui jalonnaient sa route. « Qu'elle meure donc ! » s'écria-t-il ; et il donna des ordres pour que l'armée sortît sur-le-champ de la ville infernale.

Les soldats s'étaient déjà réveillés avant cet ordre. Le cri : « Au feu ! » retentissait de toutes parts, mais poussé seulement par des voix françaises, et le premier sommeil au milieu de la ville conquise avait été troublé dans l'horreur de l'incendie.



Les ordres furent exécutés. À cinq heures du matin, les troupes se replièrent au-delà de Moscou, et remontèrent le penchant du mont du Salut. Des éclaireurs ayant pénétré jusqu'à Petrowski, palais des czars, à une lieue de la capitale, le préparèrent pour l'empereur, qui s'y rendit avec son état-major, et, à une demi-lieue plus loin, un château d'une grande apparence ayant été reconnu, le général Kirgener s'y porta avec les troupes du génie pour s'en emparer et fortifier cette position.

Mais en vue de ce château et à quelques portées de fusil seulement, on vit s'en échapper des tourbillons de fumée suivis de flammes brillantes et d'explosions partielles. Cette habitation magnifique, enveloppée de toutes parts, ne parut plus bientôt qu'un immense foyer. Dans le lointain, quelques voitures s'en éloignaient avec une grande rapidité. Le général Kirgener ordonna de les poursuivre, mais elles étaient tellement en avant qu'on désespérait de les atteindre, et déjà elles disparaissaient à la vue lorsqu'elles tombèrent au milieu d'un parti de Français. D'autres soldats survinrent, et on les conduisit au général.

Dans la principale de ces voitures était un homme d'un âge moyen, grand, maigre, à la figure grave et au front élevé ; à la première attaque, il avait essayé de se défendre, mais, voyant qu'une plus longue résistance était vaine, il céda et parut devant le général Kirgener, qui, ne reconnaissant aucun signe extérieur sur cet étranger, lui demanda son nom.

« Que vous importe ? » répondit l'inconnu.

Le général, irrité de cette réponse qu'il qualifiait d'insolente, pensait déjà devoir en tirer vengeance, quand l'inconnu lui dit : « Ma position est telle, monsieur, que c'est à l'empereur seul que je dois parler et me faire connaître. » Le général hésita, mais l'assurance de cet homme le fit céder, et il l'envoya à Petrowski.



L'empereur visitait les postes de cette résidence et traversait une des cours lorsque la voiture de l'inconnu y entra. Un officier qui la suivait descendit de cheval, et fit connaître les circonstances de la capture et l'intention du prisonnier de s'expliquer seulement devant l'empereur. Napoléon regarda fixement l'étranger, donna l'ordre d'évacuer la cour, et quand il fut resté seul avec Duroc et lui :

« Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

– Un homme qui avait cru échapper à la vengeance de Votre Majesté, mais qui, tout chargé d'une action immense, ne craint pas de s'en rendre responsable et de se faire connaître ; je suis le gouverneur de Moscou, Rasptochin.

– Et quelle est cette action ? demanda l'empereur en pâlisant.

– Votre Majesté la sait et la voit, » et Rasptochin montrait du bras le lac de feu où se noyait la ville sainte.

« L'incendie !

– Oui, sire.

– C'est l'œuvre d'un barbare, monsieur ; votre conscience du crime vous fait deviner le châtement.

– Ce sera mon dernier sacrifice, sire ; je l'attends avec calme.

– Un sacrifice ! que voulez-vous dire ?...

– J'avais toute ma fortune à Moscou et dans mon château ; c'est chez moi que le feu a été mis d'abord ; j'ai tout sacrifié à ma patrie, il n'y manque plus que ma vie.

– Dites que vous avez sacrifié votre patrie, en l'inondant de flammes et la réduisant en cendres.

– Et il n'y a que les flammes et la cendre où Votre Majesté ne puisse vaincre ! »

L'empereur se promenait rapidement, les lèvres pâles et frémissantes.



– Quelle rage ! dit-il, quelle folie ! Vous vouliez faire le Brutus russe, monsieur, mais sont-ce vos enfants que vous avez tués ?

– C'est à ma patrie à me juger, sire...

– Votre patrie ! » et il s'arrêta en le regardant avec des yeux étincelants. « Votre patrie ! mais qui me dit que ce n'est pas plutôt un horrible holocauste que vous faites à votre souverain ! Qui me dit que ce n'est pas le sacrifice de Moscou à Pétersbourg, et la vieille Moscovie que vous immolez à la Russie nouvelle ! »

Et s'approchant de lui, il lui dit avec un sourire amer :

– Combien vous a-t-il payé votre incendie ? »

Rasptochin fronça le sourcil et pâlit, de colère peut-être.

– La Russie me jugera après Votre Majesté, et on parlera de moi autrement, sire, quand j'aurai été fusillé.

– Fusillé, c'est le supplice des braves, monsieur, et l'incendiaire...

– Peut n'être pas un lâche !

– Infernal mystère ! » murmura Napoléon en reculant d'étonnement. Il ajouta quelques instants après :

– S'il n'y a dans tout cela qu'un patriotisme aveugle... », il n'acheva pas.

– Votre Majesté m'a jugé, dit Rasptochin avec joie, je puis mourir.

– Non ! vous ne le méritez, ni n'en valez la peine peut-être. Qu'on lui donne un sauf-conduit. Partez, monsieur, votre action vous reste tout entière, mais quelle qu'elle soit, le doute la flétrit... Allez. »

Rasptochin partit, et l'empereur rentra au palais.



### CHAPITRE III

#### *Départ de l'armée*

Cependant l'empereur, qui ne voulait pas laisser le temps s'écouler inutilement et qui désirait profiter de la saison encore favorable, ordonna le départ pour le 20 septembre, et après avoir assemblé un conseil, il décida qu'on marcherait sur Pétersbourg.

Le 20 au matin, la grande armée, à laquelle étaient venus se réunir les corps des princes Eugène et Poniatowski, se mit en marche au nombre de cent soixante mille hommes et quatre cents pièces d'artillerie. Avant son départ, elle assista aux derniers soupirs de Moscou ; cette mer de feu s'était dévorée elle-même, et la ville palpitante ne rejetait plus que çà et là des tourbillons de fumée et des cendres. L'empereur, la montrant avec dédain et pour la dernière fois à l'armée, dit : « Il n'y a plus qu'une capitale à la Russie, marchons-y. »

### CHAPITRE IV

#### *Bataille de Novogorod*

L'ordre avait été donné à toutes les divisions de l'armée française, disséminées dans les différentes provinces russes, de se porter sur la route de Moscou à Saint-Pétersbourg. Quarante mille Prussiens et Autrichiens rejoignirent l'empereur à Voloklamsk. Plus loin, les divisions de Grouchy et de Latour-Maubourg se réunirent au corps



du roi de Naples, dont elles faisaient partie, et après elles, arrivèrent les troupes du royaume d'Italie et de la confédération germanique.

Ce fut sur la route de Saint-Pétersbourg qu'eurent lieu, le 23 le combat de Klin ; le 26 celui de Twer, où les Russes perdirent cinq mille hommes. Le lendemain, une autre division de l'armée française, commandée par le général Montbrun, les battit encore à Staritza. Dans cette dernière affaire, le général Montbrun fut frappé à mort et remplacé aussitôt dans son commandement par le général Caulaincourt.

Cependant la grande armée, toujours victorieuse, et forte de deux cent cinquante mille hommes, se portait vers Pétersbourg avec une grande célérité. De son côté, l'empereur Alexandre avait rappelé à lui toutes les forces de l'empire. Le prince royal de Suède, Bernadotte, son allié, l'avait rejoint avec trente mille Suédois. Il avait reçu en outre, des ports de la Baltique, un renfort de vingt-cinq mille Anglais. Il concentra ces forces formidables dans Novogorod et les environs, fit fortifier cette ville, et attendit, avec une armée au moins égale en nombre à l'armée française, l'empereur Napoléon qui s'avavançait de victoires en victoires sur cette route magnifique des deux capitales russes.

Le 7 octobre, vers midi, par un soleil sans nuage, les deux grandes armées ennemies s'aperçurent et se déployèrent en face l'une de l'autre ; mais les mouvements de ces forces immenses ayant duré longtemps, la nuit vint, et Dieu remit au lendemain sa décision des destinées de l'Europe.

Le lendemain, 8 octobre, arriva, et la grande bataille eut lieu. Quelle bataille ! et quelle victoire ! L'Europe, le monde les connaissent, et il serait inutile d'en donner d'autres détails que ceux que l'empereur dicta lui-même dans le bulletin rapide que nous allons transcrire ici.



## BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE

« Novogorod, ce 9 octobre 1812.

« La journée du 8 octobre sera glorieuse parmi toutes les journées de gloire.

« La grande armée a rempli l'attente de l'empereur, la bataille de Novogorod l'illustre à jamais.

« Trois cent mille Russes, Suédois et Anglais avaient pris position sous les murs de la ville et dans la plaine qui la précède, vers la route de Twer.

« L'armée française, forte de deux cent cinquante mille hommes, occupait tout entière la gauche de la route et les trois collines qui dominant Novogorod.

« La bataille a commencé à neuf heures, à quatre heures du soir tout était terminé.

« Soixante mille hommes de l'armée ennemie sont morts, plus de soixante-dix mille ont été faits prisonniers, le reste s'est noyé dans le lac, ou s'est dissipé devant nous.

« Sur les deux heures, le maréchal Kellermann, à la tête de sa division, a été atteint d'un boulet de canon dans le bas-ventre et est mort sur le champ de bataille.

« L'empereur Alexandre et le maréchal Bernadotte, placés sur une des hauteurs, à droite de la route, ont été tournés par le corps du général Compans, et ont été faits prisonniers.

« Des vingt-cinq mille Anglais, deux mille à peine ont pu échapper à la mort.

« La grande armée a perdu environ six mille hommes, et a eu huit mille blessés.

« L'empereur s'est porté en avant sur Saint-Pétersbourg,



emmenant à sa suite le czar et l'ex-prince royal de Suède.

« L'armée ennemie a perdu le général en chef anglais, trois feld-maréchaux et vingt-deux officiers généraux.

« Nous avons à regretter, avec le maréchal Kellerman, le brave général Friant et plusieurs autres généraux.

« Les généraux Grouchy et Rapp ont été blessés.

« Soldats ! votre bravoure et votre conduite ont été admirables, je vous en remercie. »

NAPOLÉON »

Tel fut ce bulletin, expression fidèle et encore confuse des miracles de cette journée ; il y avait longtemps que l'histoire n'avait offert un pareil désastre, et cette catastrophe de deux souverains tombant au pouvoir du vainqueur.

L'empereur, sans daigner les voir, continua rapidement sa marche avec l'armée vers Saint-Pétersbourg : c'était là qu'il voulait traiter avec ses ennemis.

## CHAPITRE V

### *Saint-Pétersbourg*

Le 15 octobre, l'empereur, avec la grande armée, s'avancait vers les murs de Saint-Pétersbourg. À une demi-lieue de la ville, on aperçut un cortège immense ; c'était le sénat, suivi de toutes les autorités et du peuple, et le prince Constantin à leur tête, qui venait apporter à Napoléon les clefs d'or de cette autre capitale de la Russie.



L'empereur les reçut gravement et sans répondre. Il ne permit pas que le sénat et le frère du czar pussent communiquer avec l'impérial prisonnier : c'était dans Saint-Pétersbourg qu'il voulait seulement faire connaître ses intentions.

Il y entra le soir même, et ses officiers lui préparèrent le palais impérial, où il coucha.

L'empereur Alexandre logea dans le palais du prince Constantin, et Bernadotte fut relégué et gardé dans une des ailes du palais impérial.

Cette entrée d'une armée immense et victorieuse dans la magnifique ville de Saint-Pétersbourg avait attiré la foule et une admiration générale. Les journaux du temps racontent les adresses, les flatteries, les fêtes brillantes qui accueillirent les Français ; mais l'empereur refusa tous les hommages, et ne voulut recevoir personne avant d'avoir réglé les intérêts des empires.

Le surlendemain, 17 octobre, au matin, il fit annoncer une entrevue à l'empereur Alexandre ; Bernadotte y fut appelé ; l'empereur y parut avec le roi de Naples et le prince Eugène. Cette entrevue dura deux heures, et eut lieu dans le palais des czars. Trois sièges étaient disposés auprès d'une table ; Napoléon, Alexandre et Murat les occupèrent, Bernadotte et Eugène restèrent debout.

– Enfin, dit l'empereur en prenant le premier la parole, cette guerre est terminée, et tous deux vous êtes mes prisonniers ; mais je distingue entre vos actions... Vous, sire, vous combattiez pour la Russie, pour votre pays... Vous, monsieur le maréchal (en s'adressant à Bernadotte), vous avez oublié que vous étiez Français, et vous avez tiré votre épée contre la France ! »

Bernadotte voulut répondre, et dit que la Suède étant devenue sa patrie, il avait dû tout oublier pour se dévouer tout entier à elle.

– Silence ! » lui dit sévèrement l'empereur, et il ajouta : « Eh bien ! cette nouvelle patrie n'est plus la vôtre : vous êtes redevenu



maréchal de France, monsieur, ce sera à vous à ne plus l'oublier. La division du duc de Valmy n'a plus de chef, vous le remplacerez... Vous n'êtes plus prince de Suède... ; songez que je vous donne des ordres et que je ne traite point avec vous. Allez. »

Le maréchal Bernadotte sortit avec le prince Eugène. Le roi de Naples les suivit quelques instants après.

Restés seuls, les deux empereurs se parlèrent avec une froideur et une contrainte qui ressemblaient bien peu à cette brillante et amicale entrevue de Tilsitt.

Napoléon parlait en vainqueur ; le czar, prisonnier et vaincu, disputait à peine des concessions qui lui étaient imposées comme des ordres. Bientôt les ministres d'État entrèrent, et rédigèrent les bases du traité que l'empereur voulut rendre secret ; car ce fut alors que, pour la première fois, il promulgua, comme un décret émanant de lui seul, les résultats des traités qu'il avait signés avec les autres puissances.

Son décret fut retardé par les communications qui durent en être faites à la Suède et au Danemark, et après l'assentiment forcé de ces deux couronnes et celui déjà obtenu de l'Autriche et de la Prusse, il fut décrété :

« Que le royaume de Pologne était rétabli dans son intégrité, et tel qu'il existait avant le premier partage ;

« Que la Finlande était rendue à la Suède, qu'elle-même cédait la Norvège au Danemark ;

« Le duché de Holstein était réuni à l'empire et divisé en trois départements français ;

« La dignité de prince royal de Suède était retirée au maréchal Bernadotte, du consentement de l'empereur et des états de Suède ;

« Le roi de Suède devait payer à la France un tribut annuel de 5,000,000 de francs ;



« L'empereur de Russie, outre une indemnité de 150,000,000 de roubles pour les frais de la guerre, devait aussi verser dans les trésors de l'empire un tribut annuel de 20,000,000 de francs ;

« Les prisonniers étaient rendus des deux parts. »

Ce furent là les principales dispositions de ce fameux décret de Saint-Pétersbourg, décret écrasant pour les États vaincus, et qui cependant ne faisait point connaître deux articles, gardés dans le secret, pour éviter une dernière humiliation aux deux souverains.

C'était la mise à la disposition de l'empire des deux flottes, suédoise et russe, et d'une partie des forces militaires de ces deux États.

La politique de Napoléon suivait partout et incessamment son idée de la conquête de l'Angleterre.

## CHAPITRE VI

### *Poniatowski*

Napoléon savait quelle force il se donnait dans le nord de l'Europe en rétablissant le royaume de Pologne. C'était en lui qu'espérait cette nation chevaleresque, qui, depuis cinquante années, cherchait à réunir les membres dispersés de la patrie. Leur espoir se changea en adoration quand ils virent renaître leur Pologne aussi complète, aussi forte qu'avant les conquêtes et les démembrements.

Si quelque chose pouvait encore exalter leur reconnaissance, c'était le nom du roi que Napoléon leur avait choisi.

Poniatowski, sans trône, sans États, sans sceptre, était encore le roi des Polonais, c'était le neveu de Stanislas-Auguste, leur dernier souverain, et ce grand nom de Poniatowski avait pour eux un charme



que la gloire du jeune héros qui le portait si bien augmentait encore.

Le prince Poniatowski n'avait pas quitté l'armée française durant cette guerre. Il était avec l'empereur à Saint-Petersbourg, lorsque les principaux membres des plus illustres familles de Pologne y arrivèrent, sur l'ordre qu'ils en avaient reçu d'avance. Le 20 octobre, Napoléon les convoqua dans le palais du sénat ; il parut lui-même au milieu de ces palatins, accompagné du jeune prince, et au milieu de l'attente et d'un profond silence, il dit :

« POLONAIS,

« La Pologne est relevée, elle reparait puissante parmi les autres États de l'Europe.

« Depuis longtemps je méditais le moment de sa résurrection.

« Polonais ! votre dévouement à ma personne et votre admirable courage m'avaient inspiré de la reconnaissance... Je paye aujourd'hui ma dette... Vous avez une patrie... et voici votre roi ! »

En ce moment, Napoléon abaissa la main jusque sur la tête de Poniatowski debout et au-dessous de lui ; c'est ainsi qu'il le désigna, et ce geste, ainsi que ces paroles, furent accueillis par des cris d'enthousiasme et d'admiration. Il ajouta :

« Votre constitution était vieille et en désaccord avec l'ordre établi en Europe. Je me suis occupé de la réviser, en père qui vous regardera toujours comme ses autres enfants.

« Que ce jour soit à jamais une fête parmi vous, car c'est de lui que date la restauration de la Pologne ! »

Ces dernières paroles furent reçues avec moins de ferveur : une sorte de stupeur silencieuse contrastait chez les uns avec l'enthousiasme des autres. C'est qu'en effet ces derniers mots apprenaient à la Pologne que ses vieux privilèges étaient anéantis, et que désormais elle n'était plus que la feudataire de la France ; mais enfin elle existait, et leur joie fut grande.



Napoléon avait remarqué cette impression mélangée qu'avait laissée son discours ; mais sans paraître y prendre part, il fit signe au prince Poniatowski de s'approcher.

Celui-ci ayant monté quelques marches, s'agenouilla devant l'empereur et déposa dans ses mains l'épée de général français. L'empereur la reçut, le releva, lui remit une couronne d'or, et tous deux s'embrassèrent.

Puis, ayant traversé une galerie, ils reparurent ensemble à un balcon du palais où les rejoignit l'empereur Alexandre, qui, jusque-là, s'était abstenu de paraître à l'investiture d'un royaume qu'il perdait.

Ainsi fut rétablie la Pologne.

## CHAPITRE VII

### *Année 1813*

Napoléon voulut rester à Saint-Pétersbourg pendant toute la saison d'hiver : il se plut à anéantir par sa présence l'ennemi impérial qu'il avait été dix années à abattre. Aujourd'hui qu'il régnait dans son empire, qu'il habitait dans son palais, il prolongeait à plaisir ce grand effet de ses victoires, afin aussi peut-être de mieux faire comprendre aux nations russes qu'au-dessus de leur czar il y avait encore une toute-puissance plus formidable, et Napoléon entre Alexandre et Dieu.

C'était d'ailleurs une admirable ville à habiter que Saint-Pétersbourg, cité toute neuve, toute dessinée pour être une capitale, sans que les restes d'un vieux passé eussent, comme dans les autres villes du monde, maîtrisé l'action de ceux qui voulaient les régénérer



ou les embellir. Là, un grand souverain avait, à peine un siècle auparavant, tracé des lignes, marqué des places, indiqué des édifices, et tout à coup, à sa volonté, des merveilleuses constructions étaient venues en foule et obéissantes se presser et s'aligner dans ce désert, et comme une armée de palais et de temples manœuvrer dans cet espace avec un ordre admirable. Une population immense était aussitôt arrivée, et la jeune capitale de la Russie avait déjà tous les caractères de l'éternité humaine.

Ce que la création avait fait d'un seul coup à Pétersbourg, ce que l'incendie avait fait à moitié à Londres, il fallait toute la lenteur des siècles pour l'effectuer à Paris ; mais Napoléon était assez fort pour comprimer le temps dans ses mains, et il se promit la régénération prompte de sa ville chérie, au milieu de ses études de la ville conquise.

Cependant les troupes russes, disloquées, pour ainsi dire, étaient disséminées sur tous les points de l'empire moscovite, et surtout portées vers les extrémités orientales, tandis que la grande armée se réunissait sous les murs de Saint-Pétersbourg et occupait les côtes depuis Riga jusqu'à Cronstadt, et aussi les provinces et les villes voisines de la capitale. L'empereur ordonna également l'occupation de Stockholm par les divisions Junot et Regnier que les flottes russes transportèrent au-delà de la mer, et, maître des capitales et des empires du Nord, entouré de ses forces, il assignait ainsi à ses armées les côtes de la Baltique pour leurs quartiers d'hiver, et du haut de l'Europe soumise, il se mit à gouverner la France.

À cette époque, trois généraux inconnus, Malet, Lahorie et Guidal, tentèrent par un coup de main insensé, dont on n'a jamais bien connu la cause ni la portée, de renverser le gouvernement impérial. C'était dans les prisons que ces hommes avaient ourdi leur complot qui vint, pour ainsi dire, expirer sur le seuil de leur



guichet. Napoléon prit en pitié cette folle tentative, et par un acte de dédain, il ordonna la mise en liberté de ces trois hommes, « afin qu'ils pussent conspirer à l'air, » disait-il.

Et cependant des décrets arrivaient incessamment de Saint-Pétersbourg en France, réglant tout, administrant tout avec cette haute sagesse, si utile quand elle part d'un si haut pouvoir. Les royaumes devenus français, les départements de l'intérieur, les diverses administrations, recevaient des organisations qui amélioraient toujours l'état existant, sans désordonner trop rapidement le passé qui doit entrer pour une grande part dans ce que l'on régénère.

Paris surtout était l'objet constant de sa pensée ; c'était là qu'il accumulait toutes les magnificences, tout le luxe, tout le grandiose de ses idées ; c'était comme une poésie au milieu de ses travaux. Il se plaisait, si loin de sa capitale, à y créer des places nombreuses, à y faire rayonner de toutes parts des plantations au milieu des rues nouvelles, à y semer des fontaines publiques et les statues de bronze et de marbre des grands hommes de la patrie. Le décret du 5 décembre décida l'ouverture et la construction immédiate de la fameuse rue Impériale, projetée depuis Louis XIV, et qui fut terminée en 1816, magnifique voie française qui part du Louvre et marche en droite ligne jusqu'à la barrière du Trône, large partout de quatre-vingts pieds, plantée de quatre rangées d'arbres, et bordée, dans toute son étendue, de palais réguliers et superbes, avec des galeries sous deux lignes d'arcades et de colonnes.

Au milieu de ces travaux, de cette toute-puissance déployée avec tant d'éclat chez la nation vaincue, et d'une action diplomatique plus mystérieuse, mais non moins décisive, et qui soumettait de plus en plus l'Europe septentrionale à la politique de l'empire français, l'année 1813 s'ouvrit brillante de gloire pour Napoléon et montrant ainsi la situation de l'Europe à son égard.



PAYS SOUS LA DOMINATION DIRECTE DE  
L'EMPEREUR NAPOLÉON :

La France,  
La Hollande,  
Le Hanovre,  
Le Holstein,  
L'Oldembourg,  
L'Italie,  
L'Illyrie.

SOUS SA DOMINATION DE FAMILLE :

L'Espagne,  
Naples,  
Le Portugal,  
La Westphalie.

SOUS SA DOMINATION INDIRECTE :

La confédération du Rhin, Bavière, Wurtemberg, Saxe,  
Bade, etc.,  
La Suisse,  
La Pologne, feudataire,  
La Suède, tributaire,  
La Russie, id.  
L'Autriche,  
La Prusse,  
Le Danemark,  
alliés et fournissant des contingents de troupes et d'argent.

RESTANT EN DEHORS DE CETTE INFLUENCE :

La Sardaigne,



La Turquie,  
L'Angleterre.

C'est-à-dire qu'il n'y avait plus que deux nations en Europe, le premier et le dernier nom de cette liste, la France et l'Angleterre.

## CHAPITRE VIII

### *Hambourg*

L'empereur quitta Saint-Pétersbourg et la Russie au commencement du mois d'avril 1813. Il avait eu la pensée de laisser dans cette capitale une armée d'occupation ; mais, cédant aux prières d'Alexandre, et satisfait d'ailleurs par d'autres garanties importantes, il fit évacuer cette ville par ses troupes, laissa des forces considérables à Cronstadt, et s'embarqua dans ce port pour Stockholm.

Le czar avait accompagné Napoléon jusqu'à Cronstadt ; Charles XIV, roi de Suède, vint aussi à sa rencontre avec les clefs de sa ville, car il semblait qu'il n'eût déjà plus que des rois pour gardes. Il entra en vainqueur et comme en maître dans cette capitale, et le drapeau tricolore flotta seul sur tous les édifices, afin qu'on sût bien que Stockholm était remplie par Napoléon.

Il accomplissait ainsi sa destinée de fouler du pied toutes les capitales du monde.

Son séjour à Stockholm fut court ; cette ville agréable, mais médiocre en population et en puissance, l'ennuya vite. La Suède est une nation qui n'a pas de force par elle-même, et qui peut seulement placer un poids dans la balance des coalitions européennes. Cette politique de satellite avait si peu d'importance, surtout à cette



époque, aux yeux de l'empereur, qu'il ne crut pas devoir s'occuper de la mesurer ou de l'affaiblir, et, dégagé bientôt de ces rapports inutiles avec Charles XIV, il s'embarqua pour Dantzig.

Il s'arrêta peu de temps dans cette ville, et se rendit presque aussitôt à Hambourg, où il avait convoqué, pour le 11 mai, un congrès des rois du continent.

Déjà tous les rois étaient arrivés, attendant le maître, ayant amené avec eux les magnificences de leurs cours, et les confondant toutes pour en faire une cour et une magnificence dignes de Napoléon.

Il arriva bientôt lui-même avec les rois de Naples et de Westphalie, et sa réception dans le grand salon du palais du Sénat eut cela d'incroyable qu'il n'y avait que des souverains pour l'attendre et l'accueillir.

C'étaient les empereurs d'Autriche et de Russie, les rois de Prusse, de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, de Suède et de Pologne.

Dans une première pièce se tenaient les princes souverains de la confédération du Rhin, les ambassadeurs de Turquie et de Suisse et les premiers ministres des puissances.

Napoléon traversa lentement ce premier salon ; et le grand chambellan, ouvrant la porte de celui où étaient les souverains, dit d'une voix retentissante : « L'empereur ! »

À ce nom, les deux empereurs et les rois se levèrent, et par un hommage simultané semblèrent reconnaître sa toute-puissance.

Napoléon s'étant assis au milieu d'eux, entra aussitôt en matière, expliqua le but du congrès, et fixa les bases et les heures des conférences. Il termina en les conviant aux fêtes splendides que le grand maréchal du palais avait préparées par ses ordres.

De ce salon l'empereur passa dans une longue galerie, qu'il traversa, et, conduit par l'empereur d'Autriche, il entra dans une



salle admirable, où le spectacle le plus éblouissant vint ravir ses regards.

Sur un trône était l'impératrice Marie-Louise avec son fils le roi de Rome, et autour d'elle et comme elle chargées de diamants et de parures étincelantes, l'impératrice d'Autriche, six reines, et les sœurs de l'empereur. Parmi toutes resplendissaient surtout la princesse Borghèse et la belle reine de Prusse un peu confuse et dont un vif incarnat colorait les joues.

Mais Napoléon ne vit rien que sa femme et son fils, il les pressa dans ses embrassements : cette surprise valait pour son cœur un triomphe, et il exprima avec attendrissement sa reconnaissance pour une entrevue inespérée et préparée avec un si gracieux mystère. Il demeura assez longtemps au milieu de cette cour de reines, et le soir même commença le tourbillon des plaisirs.

Chaque matinée était réservée aux conférences politiques des souverains. Les ministres y étaient quelquefois appelés.

Le soir, c'étaient des fêtes continuelles, des festins somptueux, des feux d'artifice sur l'Elbe et dans les jardins, enfin des bals et des spectacles d'une magnificence merveilleuse.

Les comédiens français et italiens avaient été appelés à Hambourg pour enchanter ce parterre de rois.

Pendant une représentation de *Cinna*, Napoléon reçut une lettre qu'il ouvrit et lut. On remarqua sur sa figure un éclair de joie, comprimé aussitôt par un sombre froncement de sourcil : il venait d'apprendre la mort de M. Pozzo di Borgo.

Il y avait entre Napoléon et M. Pozzo di Borgo une haine implacable, une haine corse, née avec eux, et ne devant pas même s'éteindre à la mort. Depuis dix ans, M. Pozzo di Borgo parcourait l'Europe, fuyant devant les traités et les conquêtes, et se réfugiant toujours là où il y avait un ennemi de Napoléon, pour conjurer sa



haine, et lui inspirer la guerre ; vendetta sublime, où l'embûche et le poignard étaient les champs de bataille et les armées.

M. Pozzo di Borgo avait quitté Saint-Pétersbourg quelques jours avant l'entrée de l'empereur ; il se rendait en Angleterre, lorsque le navire qui le portait fit naufrage en vue de l'Écosse, sans pouvoir être secouru.

Cette mort était une victoire pour Napoléon qui ne put d'abord dissimuler sa joie. La sombre émotion qui la réprima était-elle le regret d'une joie involontaire, ou d'une vengeance incomplète ?

Les fêtes splendides continuaient cependant ; celles de Dresde, qui à pareil mois de l'année précédente avaient jeté un éclat si vif, ne pouvaient leur être comparées. Alors l'empereur de Russie et le roi de Suède y manquaient, ennemis qu'on allait vaincre, aujourd'hui augmentant la foule, vaincus et tributaires.

Napoléon apparaissait partout au premier rang, et l'on s'accoutumait déjà à le nommer le roi des rois.

Pour lui cette pompe et ce faste n'occupaient que médiocrement sa pensée, il avait d'autres soins, et sous cette splendeur il agitait les destinées de l'Angleterre.

## CHAPITRE IX

### *Affaires d'Espagne*

Chaque peuple a son génie, et c'est ce génie qu'il faut dompter plus encore que sa puissance, pour assurer la domination au vainqueur.

En Russie, Napoléon avait tâché de comprimer la pensée d'agrandissement ; il avait repris la Pologne à cet empire, il l'avait



refoulé de l'Allemagne, et dans le Nord même il lui avait retiré d'importantes provinces. Il n'avait pu faire davantage alors, car l'Orient était demeuré en dehors de sa politique ; mais il pressentait peut-être que tout n'était pas encore achevé de ce côté.

Chez l'Angleterre, cette autre grande ennemie, c'est le monopole du commerce du monde, qui est sa politique et son génie ; et en attendant plus, l'empereur développait et assurait plus vigoureusement que jamais l'exécution du décret de Berlin sur le système continental.

Mais Napoléon n'ignorait pas qu'il laissait encore dans le midi de l'Europe deux antagonismes formidables que ses victoires n'avaient pu affaiblir, et dont sa politique n'avait pu même arrêter le développement.

C'était, en Espagne, le fanatisme de la religion et de l'ancienne royauté où commençaient à s'allier quelques principes de liberté.

C'était, en Italie, et même en France, la papauté captive et fulminante, tenant les peuples en suspens, leur refusant leurs prêtres et leurs évêques, et inspirant à la fois la terreur par ses excommunications, la pitié par ses misères.

Ainsi, après l'asservissement du nord de l'Europe, trois forces restaient encore à vaincre, l'Angleterre, le pape et l'Espagne.

L'Espagne, bouleversée depuis cinq ans par la guerre civile, incendiée, sanglante, était orgueilleuse cependant de sa longue rébellion. Elle soulevait les cœurs de ses enfants au triple cri de sa religion, de ses rois captifs et de la liberté, et si forte d'elle-même, elle se sentait puissamment soutenue par les armées anglaises sous le commandement du duc de Wellington.

La position de la Péninsule était bien grave alors, la royauté de Joseph bien chancelante, et tandis que les succès de Napoléon en Russie lui assuraient dans le Nord tant de prépondérance,



l'Espagne restait en dehors de cette influence et de cette atmosphère de la victoire ; et les armées françaises qui y luttèrent laborieusement avaient été partout repoussées après des désastres considérables, et malgré des victoires signalées, mais stériles.

Au commencement de l'année 1813, le Portugal avait pour la troisième fois été évacué par les troupes françaises. Le duc d'Abrantès, obligé de céder devant les forces supérieures de lord Wellington, s'était retiré dans l'Estramadure, où il parvint à opérer sa jonction avec le corps d'armée du duc de Raguse ; mais, dans cette province encore, le sort favorisa les armées combinées de l'Espagne et de l'Angleterre ; les Français furent repoussés jusqu'à Ciudad Real, où une bataille importante fut donnée et gagnée par le général anglais, qui, ayant dissipé ces deux corps de l'armée française, marcha sur Madrid et s'en empara ; justement fier d'avoir pour la première fois depuis vingt ans changé la fortune, et de se trouver, à la suite de ces succès inespérés, maître du Portugal et de la moitié de l'Espagne.

La sublime exaltation des Espagnols, qu'on ne peut appeler le fanatisme quand il s'agit d'un sentiment qui fait mourir pour la patrie, aidait admirablement ces résultats. Dans le royaume de Léon, le comte de la Romana, à la tête de vingt mille hommes, avait, sous les murs de Valladolid, défait le corps du maréchal Jourdan, malgré les efforts héroïques du vieux guerrier, et rejeté les Français de cette partie du territoire.

Mais là s'arrêtaient les succès de l'ennemi. Tout l'orient de la Péninsule, des Pyrénées à Gibraltar, demeurait soumis au roi Joseph. Le maréchal Suchet, dont la gloire, dans cette guerre, restera impérissable, avait, par une suite de batailles et de sièges comme ceux de Tarragone et la prise mémorable de Valence, affranchi l'Andalousie et le royaume de Valence, tandis que le



maréchal Soult, incessamment victorieux, ne cessait pas d'occuper la Catalogne, l'Aragon et une partie des Castilles.

Cet état de choses s'expliquait aisément. Lors de sa gigantesque expédition de Russie, Napoléon avait retiré de l'Espagne, pour les réunir à son armée, des forces considérables, et, depuis leur éloignement, les succès avaient été partagés, et les armées anglo-espagnoles avaient même repris un avantage incontestable.

Après avoir quitté Madrid, Joseph s'était retiré à Valence. C'est là qu'il apprit la funeste nouvelle de la bataille des Arapiles, gagnée par Wellington sur le duc de Raguse, et qui donna au vainqueur le royaume de Léon et la Navarre.

Tel était l'état des affaires en Espagne au commencement de l'année 1813, lorsqu'un événement extraordinaire vint encore les compliquer.

## CHAPITRE X

### *Fuite de Ferdinand VII*

À cette époque la France était devenue la prison de plusieurs souverains. Pie VII était captif à Fontainebleau, Charles IV à Compiègne, l'ex-reine d'Étrurie à Nice, et Ferdinand VII avec ses enfants, à Valençay, château magnifique appartenant à M. le prince de Talleyrand.

La haute police de l'empire tenait surtout des regards attentifs sur cette dernière résidence. On avait d'abord cru Ferdinand disposé à fuir, et à rejoindre l'armée anglaise et son peuple ; mais ces soupçons s'étaient calmés. Pendant un séjour de quatre années à



Valençay, le roi Ferdinand, occupé de soins frivoles, éloignant toute idée politique, n'ayant fait aucune tentative, aucune manifestation, avait fini par rassurer l'inquiétude de ses surveillants. Il avait même résisté avec une énergie passive, dont il était difficile de mesurer la portée, à des propositions d'une évasion habilement préparée.

En 1810, le baron Kolly, Piémontais et agent de l'Angleterre, était parvenu jusqu'à Ferdinand, sous le déguisement d'un marchand de diamants ; il l'avait vivement pressé de fuir : tout était disposé pour gagner rapidement les côtes de la Gascogne, où une frégate anglaise l'attendait pour le transporter à Gibraltar.

Mais Ferdinand, soit qu'il soupçonnât un piège, soit qu'il préférât alors aux chances agitées de la fuite le repos de sa prison, rejeta toute participation à ce complot ; il fit plus, il dénonça à l'empereur les démarches du baron Kolly, qui fut arrêté et fusillé à Orléans.

Depuis cet événement, la captivité de ce prince avait été fort adoucie ; sa correspondance assez fréquente avec Napoléon repoussait toute idée de fuite ; il y reproduisait sans cesse deux prières : une alliance avec une des nièces de l'empereur, la fille aînée de Lucien, et le changement de sa résidence, car le séjour de Valençay lui était devenu insupportable.

Tout à coup, dans les premiers jours de février 1813, la nouvelle se répandit en France que Ferdinand VII avait disparu du château de Valençay. Les recherches de la police impériale furent impuissantes à découvrir les traces de sa fuite. Des indications habilement ménagées par les complices de cette intrigue laissaient croire que le prince s'était dirigé sur la route de Lyon ou sur celle de Bayonne. La police porta sur ces deux directions tous ses efforts, que l'habileté et le mystère du chanoine Escoiquiz, chef de ce complot, rendirent infructueux.

Pendant ce temps, le fugitif, méconnaissable sous des vêtements



de femme du peuple, remontait vers Tours, et s'éloignant des routes et des villes, gagnait la côte de l'Océan, vis-à-vis l'île de Noirmoutier, où un brick anglais l'attendait et le transportait en Espagne.

Il débarqua à Santander, avec son libérateur Escoiquiz. Il se dirigea aussitôt vers Burgos, où il fut reçu par les généraux Wellington, Moore, Mina et Castanos, par les ducs de San Carlos et de l'Infantado, et par les grands et les autorités restés fidèles à son parti. Il passa dans cette ville les armées en revue, distribua des titres et des grades, et, se mettant à la tête des forces anglaises et espagnoles, il fit, le 7 mai 1813, son entrée à Madrid, aux cris enthousiastes du peuple et du clergé.

Cependant depuis quelques mois plusieurs corps de la grande armée du Nord avaient repris la route de France et étaient rentrés dans le centre de l'empire ; et Napoléon, après avoir fixé dans la guerre de Russie les destinées qu'il y avait agitées, quitta Hambourg, revint à Paris, où il décida immédiatement une nouvelle expédition en Espagne, avec des forces considérables dont il devait prendre le commandement.

Aussitôt la France fut agitée des préparatifs de guerre ; les passages des troupes et du matériel qui se portaient vers le Midi, se succédèrent sans relâche ; les corps d'armée du prince de la Moskowa et du roi de Naples se rapprochèrent des Pyrénées, tandis que les troupes de la confédération du Rhin, entrant par Bâle, allaient dans les plaines de Toulouse se réunir à celles du royaume d'Italie. Ces forces formidables n'attendaient plus que leur impérial commandant pour franchir les Pyrénées.

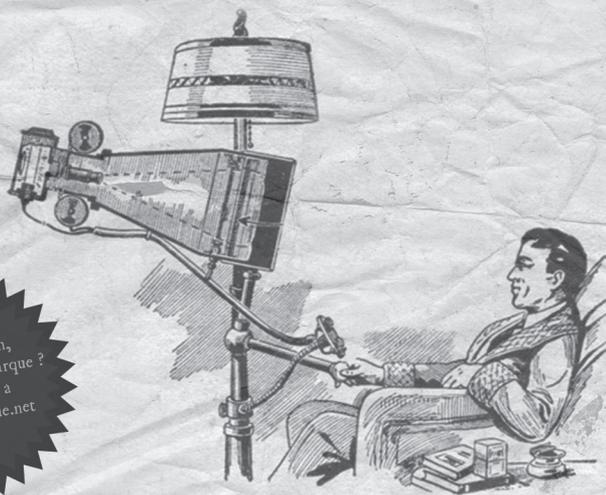
Napoléon était de retour à Paris depuis le 5 juin, mais il y était entré sans éclat, et il y demeura peu de temps. Lorsque le Sénat et les grands corps d'État vinrent le féliciter sur ses derniers triomphes, il répondit comme César, que rien n'était fait, lorsqu'il restait quelque chose à faire.



**INCROYABLE MAIS VRAI**

# LE FUTUR

*est dans la lecture !*



Une suggestion,  
une idée, une remarque ?  
Ecrivez-nous à  
archeosf@publie.net

**RENDEZ-VOUS SUR**

<http://archeosf.publie.net/abonnement>

pour recevoir directement dans votre boîte mail toute notre actualité,  
nos prochaines parutions en papier et en numérique,  
et surtout, des textes en ligne, des pépites de science-fiction ancienne...

**ET C'EST GRATUIT !**

# La collection ARCHEOSF



*Les exilés de la Terre* – ANDRÉ LAURIE

*Les Ruines de Paris* – COLLECTIF

*Jadis chez aujourd'hui* – ALBERT ROBIDA

*Une ville souterraine* – CHARLES CARPENTIER

*L'amour en mille ans d'ici* – GUSTAVE MARX

*Nouvelles de l'avenir suivi des Ruines de Paris* – JOSEPH MÉRY

*Les trois yeux* – MAURICE LEBLANC

*Paris Futurs* – ANTHOLOGIE DES PARIS DU FUTUR

*Une chasse préhistorique à l'époque magdalénienne* – A. PORTIER

*Le raccommodeur de cervelles & autres nouvelles* – PIERRE VÉRON

*Force ennemie* – JOHN-ANTOINE NAU

*L'automate* – RALPH SCHROPP

*Histoire de ce qui n'est pas arrivé* – JOSEPH MÉRY

*Inoculation du parfait bonheur* – ALBERT ROBIDA

*Haïkisations extraordinaires* – JULES VERNE

*Voyage au ciel* – SAMUEL-HENRI BERTHOUD

*En l'an 1950* – 4 CONTES ET NOUVELLES RETROUVÉS DANS LA PRESSE

*Le formidable événement* – MAURICE LEBLANC

*Le passé à vapeur* – ANTHOLOGIE PROTO-STEAMPUNK

*Les autres vies de Napoléon Bonaparte* – UCHRONIES & HISTOIRES SECRÈTES

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR PHILIPPE ÉTHUIN  
AVEC LA COLLABORATION DE ROXANE LECOMTE

RENDEZ-VOUS SUR [ARCHEOSF.PUBLIE.NET](http://ARCHEOSF.PUBLIE.NET)

